

PRIX DE L'ABONNEMENT.  
Edition Quotidienne.  
UN AN 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25  
L'abonnement se prend toujours d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.  
Edition Hebdomadaire.  
UN AN 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25  
L'abonnement se prend toujours d'avance.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 14 JUILLET 1906

Fondé le 1er Sept. 1870 n. 7

Journal Français Quotidien.

## ALBERT SOREL.

Une grande force nous a quittés. Ce n'était pas une force bruyante. Ceux qui ne connaissent pas Albert Sorel ne peuvent savoir de combien sa mort appauvrit l'intelligence française. Un ornement de pierre tomba-t-il d'une corniche de la maison, tous les passants remarquent cet accident; une maîtresse poutre de la charpente intérieure vient-elle à se rompre, ces passants ignorent le dommage dont s'alarment les gens avisés. Au contraire de tant d'autres, qui usurpent dans le tintamarre une renommée supérieure à leur mérite, cet esprit puissant et tranquille dédaignait tout ce qu'on gagne par la montre, le cliquetis, l'habile composition de sa propre figure. Pour le grand public, Sorel n'était qu'un grand historien; l'érudit qu'un respect de l'érudit, qu'on ne va guère chercher dans ses retranchements académiques; le spécialiste auquel on fait confiance sur parole, mais qui n'a décliné aucune passion, offert aucun aliment à la curiosité badaude dans la dignité de sa vie cachée.

Ce prévenu spécialiste fut au plus haut degré un maître dans tous les arts. Un maître se son ancienne discipline, l'honnête homme qui ne se pique de rien, qui a accompli à la perfection tout ce qu'il entend. Diplomatie, politique, histoire, critique littéraire, poésie, musique, il excellait dans toutes ces parties, il y faisait admirer le même savoir étendu, la même finesse de jugement, la même vigueur d'imagination.

Élevé littérairement à l'école du romantisme, Sorel a passé sa vie à contenir le poète qui vivait fait de lui la généreuse nature, il ne l'a jamais tué. Il devait à son éducation diplomatique la mesure, le tact, la discrétion, qualités que l'on prît entre toutes au dix-septième siècle, qui nuisent parfois au succès dans notre temps. Il apporta dans la carrière, il y accrut par la pratique des affaires, une passion, qui gouverna toujours son âme. Comprendre les causes de la grandeur historique de notre France pour en assurer la continuité, tout ramener à ce devoir primordial, le service de l'Etat, et servir l'Etat à la façon des aïeux, des modestes ouvriers qui s'immolaient à cette divinité inflexible.

On a fait honneur à M. de Chaudorcy, et c'était justice, de ces dépêches habiles, éloquentes, où le gouvernement de la Défense nationale plaissait devant l'Europe notre cause désespérée. Sait-on que la plupart d'entre elles furent rédigées par le jeune secrétaire Albert Sorel? Après la guerre, il reprit la plume pour son compte, il écrivit l'histoire diplomatique de cette grande crise, comme pouvait l'écrire le Français qui a le mieux connu l'Allemagne, sa politique et sa littérature. Gambetta, docile dans ses bons jours aux avertissements qui lui signalaient un mérite rare, offrit à Sorel le poste où ses facultés se fussent le plus utilement employées: la direction politique aux affaires étrangères. Norte ami se déroba: un scrupule d'une extrême délicatesse lui dicta un refus à jamais regrettable pour le pays.

obligé de chercher dans une fonction publique la facilité de poursuivre ses travaux d'historien—il attaqua le patient labeur qui allait l'occuper durant un quart de siècle.—Sorel se contenta d'être au Sénat un secrétaire général modèle, bientôt indispensable. Les anciens de la haute assemblée me comprendront si je leur rappelle ce Congrès de Versailles, déjà lointain, où un président affaibli par l'âge était manifestement incapable de remplir sa charge difficile: sans qu'il y parût, le secrétaire général dirigea seul les opérations de la journée. Chaque Congrès l'accablait d'une rude fatigue. La Haute Cour fut pour ce sage une pénible épreuve morale. Il y fit stoïquement son devoir professionnel, il en sortit avec la volonté de se libérer. A la première occasion, il ressentit une indépendance qui lui permit de s'absorber dans l'achèvement de sa grande œuvre, "Europe et la Révolution française."

Ce n'est ni le lieu ni le moment de dire tout ce qu'il y a mis de

neuf et de fort. Tandis que l'aine analysait le travail de la Révolution à l'intérieur, Sorel en étudiait la projection au dehors. Il ouvrait les fenêtres de la maison où son aïeul ne voulait voir que la besogne des démolisseurs, et on lui savait gré de nous montrer les fûtes de gloire qui portaient des ruines sanglantes. Il a posé dans ce livre les principes fondamentaux d'où l'historien ne peut plus écarter la permanence à l'extérieur de notre tradition politique, reprise d'instinct par les hommes de la Convention, prompt révé. dans l'Europe coalisée des desseins hostiles à notre intégrité territoriale, plus encore qu'à notre révolution; transformation des idées de liberté, semées par nos soldats chez tous les peuples, en aspirations à l'indépendance nationale, choc en retour qui allait faire sortir de nos conquêtes le mouvement irrésistible des nationalités.

Sorel disait en plaisantant que toute l'histoire de cette époque a été faussée par une mauvaise pratique des reliures: pourquoi? Vivent-ils d'habiller différemment, de terner séparément l'histoire de la Révolution et celle de l'Empire? S'il y a vraiment un "bloc", c'est indissoluble depuis 1789 jusqu'à 1815, au dedans comme au dehors de nos frontières. Dès que l'on perd de vue cette vérité capitale, on tombe dans une abîme d'erreurs, on se condamne à ne rien comprendre de la Révolution et du siècle qui l'a suivie. Sorel y a tout compris, parce qu'il avait soigneusement établi la loi génératrice des événements ultérieurs.

Il était chez lui dans la société de 1800 comme un Parisien répandu peut l'être dans le monde d'aujourd'hui. Il y débrouillait la complexité des caractères, le secret des intrigues, avec une psychologie de confesseur et un flair de policier. Il consultait Balzac autant que les papiers d'archives. Passionné pour le grand Voyant, il trouvait dans ses romans, une source inépuisable de révélations sur la période révolutionnaire et impériale. Aussi faisait-il de l'histoire vivante dans ses livres, et dans son enseignement à l'École des sciences politiques. Le professeur incomparable a formé à ses générations de jeunes gens qui le regretteront comme un père. Les prenant par l'esprit et par le cœur, ce guide affectueux qui se donnait tout entier à chacun d'eux: toujours préoccupé d'un sujet de thèse pour celui-ci, du choix d'une carrière pour cet autre, il a suscité une légion de travailleurs qui demeure sa plus belle œuvre.

Entre temps, il se délassait de moins travaux: si l'on peut appeler ainsi le "Montesquieu" de la "Collection des Grands Écrivains", et surtout la "Mme de Staël", merveille de pénétration et d'élégance discrète, petit livre qui dit tout de la célèbre femme et sous-entend le reste. Dirai-je de la poésie qu'elle était un de ses délassés? Non, trop dédiant de lui-même pour faire état de la sienne, il l'adorait chez les autres. Quelle fête toujours nouvelle pour ses amis, quand il consentait à leur réciter ses prodigieuses imitations d'Hugo! Rimées sans effort au cours des promenades sous les arbres du Luxembourg, ce n'étaient point des parodies, mais des variations sur un thème où l'évêve égalait le maître. Ampleur du souffle, opulence du vocabulaire, imprévu des imaginations épiques, tout décollait dans ces amusements, comme on d'autres vers plus personnels, un don si caractéristique se demandait en écoutant Sorel: "N'est-ce point fait erreur sur sa vocation, cet historien qui ne veut pas écrire au sérieux le poète qu'il est naturellement?"

Je ne crois pas avoir rencontré un meilleur juge de la poésie, ni un fervent de la musique plus sensible aux délices de cet art. Mais de quel n'était-il pas bon juge? Aux dimanches de son ami Guston Paris—Concordes animées, et d'une nocte présumant, lorsque la conversation vagabondait sur mille sujets, c'était Sorel qui frappait la formule juste, la sentence de finesse et de raison. Nul ne lui en aurait fait accroire sur la politique européenne dont

il savait tous les mystères, sur nos politiciens nationaux dont il avait tiré toutes les ficelles, sur les écrivains dont il démontait tous les procédés. D'un mot, son esprit perspicace situait infailliblement le fait ou l'homme du jour à sa vraie place; avec la sûreté d'un instrument de précision, avec une indulgence amusée, sans fiel, un sens de modération et de justice qui lui inspirait, dans nos plus troublantes affaires, une égale aversion pour les sottises, les fautes, les emportements des deux partis extrêmes. Sur un seul point, il ne transigeait pas,—sur la règle constante de sa pensée, l'invincible attachement à cette maxime: Chercher en tout l'intérêt durable de l'Etat français.

Orateur, si son admirable éloquence fut moins retentissante que d'autres, c'est qu'elle avait la pudeur des sentiments qui s'expriment avec tant de force contenue. Il tira des larmes à ses anciens élèves, avec le remerciement qui leur fit son cœur se gonfler d'une médaille jubilaire. Qui pourrait oublier, cette confession cordiale et superbe où il disait comment il avait trouvé les voies de son histoire, de notre histoire, entre les monuments nationaux de notre ville? N'aguère encore, la maigre beauté de l'éloge qu'il jetait sur le cercueil de Boutmy faisait passer un frisson dans l'auditoire. Enfin, à Rouen, il se surpassait lui-même, dans ce discours pour Corneille où il exhala vraiment son cœur.

Ce fut une fin pathétique, sublimée comme les plus grands vers du poète qui reçut son offrande. Cet homme si simple, qui avait toujours désigné de composer sa vie, simplement et naturellement, composé sa mort comme un pur chef-d'œuvre. Sorel voulait consacrer le reste de ses forces à l'"Histoire des Normands". Il cherchait son pays natal, il s'exaltait aux fastes héroïques de la race dont il était le plus typique représentant, au moral et au physique: haut de stature et de visage, avec le profil aquilin que Chaptal a si bien gravé sur un compagnon de Rollon, taillé en force pour naviguer dans les tempêtes, si robuste d'apparence que nous ne voulions pas croire au mal mystérieux qui le minait depuis un an. Cependant les siens devaient l'intruse qui régnait autour de lui. Ils insistèrent pour qu'il s'épargnât ce voyage, ce discours, ces fatigues. Sorel tint bon: "se devait" d'aller saluer le grand ancêtre, et il éprouvait une joie fière à revenir le saluer dans leur Normandie, dans la province d'où il était parti jeune garçon, où, qui l'accablait maintenant comme son prince spirituel.

Il parla plus d'une heure, devant la table de marbre où Corneille avait parlé. Apothéose magnifique du poète, de la race, du sol. Avec sa modestie coutumière, Sorel ne s'inquiéta pas de faire publier ce discours à Paris. C'est une des plus belles pages qui aient été honorées depuis longtemps notre langue. Ceux qui me taxeraient d'exagération, je les supplie de lire cette page dans le "Journal de Rouen": leur émotion me donnera certainement raison. Comment en eût-il été autrement? L'orateur jeta dans ce cri suprême toute son âme, toute sa vie. Aux derniers mots, on le vit pâlir; ses mains défaillantes se crispèrent sur le marbre auguste. "J'eus le pressentiment, me disait son digne fils, et presque la vision de l'Ancien qui rappelait mon père, qui le retirait à lui." Une heure plus tard, à table, il eut une syncope: c'était la première attaque, déguisée. On le ramena à Paris: huit jours après, l'hémiplegie le terrassa.

Mais dans ce corps paralysé les parties hautes du cerveau restèrent intactes jusqu'au dernier jour. Comme l'ascensionniste qui n'a perçu plus la terre, enveloppée dans des brumes crépusculaires, et qui contemple encore d'un clair regard les sommets lumineux, le pur éther et les premières étoiles, le moribond ne percevait plus les choses communes de la vie quotidienne, son intelligence continuait de travailler sur les objets habituels de ses pensées. Mieux que jamais, il parlait d'art et de poésie, de Flaubert, de Mozart, avec des remarques ingénieuses. Il fit encore quelques vers, très beaux. L'avant veille de sa mort, il recita toutes les Stances de "Polyeucte", sans se tromper d'un mot.

C'était bien l'Ancien qui l'appela, toujours plus haut. Père infiniment tendre, il rassurait ses enfants, leur racontait des épisodes de sa vie passée, cette anecdote, entre autres: "Quand j'avais votre âge, un de mes camarades m'avait surnommé plaisamment: l'Homme. Le comte de Lisle le sut, et il m'interpellait souvent ainsi: "Venez, l'Homme...". Puis, réfléchissant un instant, il ajouta: "C'est un beau titre, il faut le mériter...". Sorel l'a mérité jusqu'à la fin, stoïque et doux dans la sérénité d'un passage où il dut songer plus d'une fois à l'un de ses maîtres préférés, à Goethe. Il aura eu le même coucher de pensée dans la lumière, en harmonie parfaite avec sa belle vie de travailleur.

Je n'ai pas tout dit, et il faut tout dire. Pour pénétrer au fond d'un homme, il faut savoir comment il a vécu, et expliquer par le dernier et le plus sérieux de ses actes.—Dans cette plénitude de l'intelligence, il fit mander un prêtre et ses amis, il voulut s'entretiens avec les grands, prophètes qui rendent le visible et l'invisible, les fils et les aïeux. Esprit libre et cœur traditionnel, quelle solution leur donnait-il au terme de ses longues méditations? Il y aurait tant de pénétré que d'inconvenance à vouloir scruter le dernier secret de ces nobles âmes. Mais nous tous qui l'avons connu, nous savons qu'il fut fidèle à lui-même en exprimant la volonté de partir comme tous ceux de sa lignée, en vieux Français de la vieille France, et d'aller à sa tombe derrière la croix, derrière l'autre haie.

Il laisse un grand exemple dans une immense douleur à ces enfants qu'il adorait. Il le laisse aux amis qui perdent en lui un appui solide et affectueux, le bon conseiller d'idées, le sûr confident du cœur. Il le laisse au pays que son œuvre continuera de servir et de glorifier, à cette France qui voit tomber avec Albert Sorel un des plus beaux fleurons de sa couronne intellectuelle.

E. M. DE VOGUÉ.

## La réhabilitation de Dreyfus

À la Chambre des Députés.

Paris, 13 juillet.—C'est aujourd'hui le jour de clôture du Parlement et la séance de la Chambre a été en grande partie occupée par la réhabilitation de Dreyfus. La Chambre des Députés s'est réunie ce matin, à 9 heures, dans le but de hâter les procédures parlementaires.

Au commencement de la séance, le ministre de la guerre M. Etienne a immédiatement déposé devant la Chambre les deux projets de loi du gouvernement: l'un élevant le capitaine Dreyfus au rang de major d'artillerie et l'autre nommant le colonel Picquart au grade de brigadier général.

M. Etienne, en déposant ces deux projets, a demandé à la Chambre de prendre une décision rapide, ajoutant que le gouvernement avait l'intention d'inscrire le nom de Dreyfus sur la liste des candidats à la Croix de la Légion d'honneur.

Cette déclaration fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements.

Les deux projets de loi furent immédiatement référés au comité de l'armée qui, après une courte conférence, les approuva en rendant un rapport favorable.

Il est probable que les deux projets seront votés par la Chambre avant la fin de la journée.

Les radicaux, partisans de Dreyfus, cherchent à forcer le gouvernement à ouvrir des poursuites contre les généraux, colonels et hauts fonctionnaires responsables de la condamnation de Dreyfus.

La loi d'amnistie les protège, mais un mouvement est lancé en vue de rappeler cette loi afin de permettre au gouvernement d'attribuer les généraux Mercier et Gonze, le colonel du Paty de Clam et autres officiers qui ont pris une part active dans les poursuites contre Dreyfus.

Les journaux gouvernementaux déclarent que l'affaire est close; mais d'autres principalement "l'Éclair" et "l'Écho de Paris" affirment que de violentes représailles sont sur le point de commencer.

"L'Éclair", cependant, fait appel à ceux qui ont lutté pour la révision du procès Dreyfus et leur demande de ne pas chercher à obtenir vengeance.

"L'Éclair" affirme que l'acquiescement de Dreyfus signifie que les politiciens se sont emparés du pouvoir judiciaire.

La presse en général loue la scrupuleuse intégrité des juges de la cour suprême et maintient que la décision rendue hier est un triomphe pour la justice.

—Paris, 13 juillet.—C'est au milieu d'une grande excitation que la Chambre des Députés a délibéré aujourd'hui sur le projet de loi réintégrant Dreyfus dans l'armée et l'a adopté par 473 voix contre 42.

M. Messimy, radical-socialiste, a lu le rapport du comité de l'armée. Cette lecture a été accueillie par des applaudissements prolongés.

Deux incidents violents se sont produits au moment où le projet était soumis au vote. M. Duré, socialiste, tourné vers la droite livra les députés nationalistes, ce que voyant M. Lasies, anti-sémite, s'élança de son siège cherchant à atteindre M. Duré, mais il en fut empêché par plusieurs députés qui, prévoyant une querelle, cherchèrent à retablir l'ordre. Au même instant MM. Tlandin, républicain et Ghesquière étaient séparés après un échange de coups.

Une démonstration tumultueuse eut lieu à la conclusion du vote.

Le président de la Chambre, en annonçant les résultats du vote, prononça ces mots: "C'est avec orgueil que j'enregistre ce vote qui consacre le triomphe de la vérité."

Une nouvelle bagarre se produisit quand M. de Pressensac, socialiste, prit la parole pour demander au gouvernement de poursuivre les officiers coupables.

M. Pugliesi-Conti, républicain, s'écria: "Les fonctionnaires du gouvernement sont des misérables", en entendant ces paroles, M. Sarriaud, radical socialiste, s'é-



LE CAPITAINE ALFRED DREYFUS ET SA FAMILLE.

## DEPECHEES Télégraphiques

**Déporté.**  
New York, 13 juillet.—Emmanuel Alexiadis, un Grec et sa jeune femme espagnole, Adelaïde, qui ont été naufragés dans une petite goélette au large de la côte cubaine il y a un mois et transportés ensuite de la Havane dans la rade de New York à bord du vapeur Ripley, sont détenus à l'île Ellis, et seront déportés parce qu'Emmanuel est atteint de trachome.

Le couple s'est marié à Galveston il y a six ans et a économisé une petite somme avec l'intention de se mettre dans les affaires à la Havane. Il se rendait dans ce port il y a un peu plus d'un mois, quand quatre jours après son départ de Galveston la goélette qui les portait a été prise dans une bourrasque et a sombré.

Alexiadis, qui est un homme puissant, a pris sa femme dans ses bras et a sauté par dessus bord avant la catastrophe. Il commentait à faire nuit quand ils se sont mis à nager vers une petite île qu'ils sont parvenus à atteindre sur la côte ouest de Cuba à deux milles de l'endroit où le vaisseau avait coulé.

Ils ont été recueillis au bout de deux jours par un navire qui les a amenés à la Havane, où le capitaine anglais a aidé Alexiadis à leur obtenir un passage à New York sur le vapeur Ripley.

Le Grec n'ayant pas pris de papiers de naturalisation pendant son séjour à Galveston et étant atteint de trachome sera déporté à la Havane.

lança sur M. Pugliesi-Conti, à destination de New York a dérivé ce matin contre le quai du "Prince de Galles", où son étrave a été fortement avariée.

Le "Deutschland" a immédiatement jetté l'ancre en face du Quai de l'Amirauté afin de constater l'étendue du dommage.

Les officiers du navire ont reconnu que les avaries étaient trop graves pour lui permettre de continuer son voyage et ont décidé de le placer en cale sèche pour y effectuer les réparations nécessaires.

**Hauts faits des paysans.**  
New York, 13 juillet.—Une dépêche de Carlshad au "Herald" dit que le prince Alexis Orloff, qui est arrivé ici il y a quelques jours, pour une cure, a reçu un télégramme de Russie annonçant que son fameux haras de chevaux a été complètement détruit par un incendie et sa propriété ravagée par les paysans.

**Invité à parler.**  
New Haven, Conn., 13 juillet.—William J. Bryan a été invité à prononcer un discours devant la convention d'état démocratique qui se réunira les 11 et 12 septembre à Hartford, s'il lui est possible de se rendre dans le Connecticut à cette époque-là.

Cette décision a été prise par le comité d'état central à sa réunion d'été hier.

**Derailement.**  
Chicago, 13 juillet.—Un train de voyageurs faisant le trajet entre Cincinnati et Chicago a déraillé ce matin au sud de Hamon, Ind.

Il n'y a pas eu de tués, mais de nombreux voyageurs ont été blessés dont quelques-uns mortellement.

**L'assassin de l'amiral Chocokobino.**  
Sébastopol, 13 juillet.—Le bruit court et tend à s'accroître que l'assassin de l'amiral Chocokobino est une jeune fille déguisée en marin. Jusqu'à présent aucune arrestation n'a encore été faite.

**Doct. André de Cassagnac.**  
Paris, 13 juillet.—Le lieutenant André, fils du général André, ancien ministre de la guerre, et M. Paul de Cassagnac, rédacteur de "l'Autorité", se sont battus ce matin en duel à l'épée. Ce duel résulte des attaques publiées ces jours derniers par le général André contre M. de Cassagnac. Le lieutenant André a été blessé au bras droit, ce qui a mis fin au combat.

**Le vapeur "Deutschland" gravement avarié.**  
Douvres, Angleterre, 13 juillet.—Le vapeur "Deutschland" de la ligne Hambourgeoise-Américaine, parti hier de Hambourg,